

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Alice Douard
Scénario : Alice Douard
Image : Jacques Girault
Son : Erwan Kerzanet
Montage : Pierre Deschamps et Vincent Vatoux
Production : Marie Boitard

Avec

Ella Rumpf, Monia Chokri, Noémie Lvovsky

SEMAINE DU 10 AU 16 DECEMBRE

Elle entend pas la moto

Dominique Fischbach

À la veille d'une célébration familiale, Manon, jeune femme sourde et lumineuse, rejoint ses parents en Haute-Savoie. Dans la beauté des paysages alpestres, l'histoire du clan se redéploie entre archives familiales et images filmées par la réalisatrice depuis 25 ans. Porté par la force intérieure de Manon, le film trace un chemin d'épreuve et de résilience. La parole émerge enfin, là où le silence a longtemps régné.

Louise

Nicolas Keitel

Suite à un incident, la jeune Marion décide de fuguer du domicile familial. Elle démarre alors une nouvelle vie sous une autre identité : Louise. Quinze ans plus tard, "Louise" retrouve la trace de sa sœur et de sa mère. Petit à petit, elle réapprend à les connaître sans leur dévoiler son identité. Alors qu'elle renoue avec son passé, un dilemme s'impose à elle : rester Louise ou redevenir Marion...

TANDEM cinéma



Des preuves d'amours

Alice Douard

2025, France, 1h37



Un coup de cœur ?
Partagez votre expérience



billetterie@tandem.email
09 71 00 56 78
www.tandem-arrasdouai.eu



09 71 00 56 78 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

ENTRETIEN AVEC ALICE DOUARD

Le cœur de votre histoire – un couple de femmes qui attend son premier enfant – s’inspire de votre expérience personnelle. Pourquoi avoir choisi d’en faire le sujet de votre premier film ?

Pour créer une image manquante. Comme Céline, mon héroïne, j’ai attendu mon premier enfant sans le porter. Et j’ai dû l’adopter. Une situation qui a généré plein de questions. Celles que je me suis posées, d’abord. Mais aussi celles, nombreuses, que les autres m’ont posées. Il n’y avait pas d’images ou de modèles auxquels se référer. J’ai donc eu envie de créer ces images et de raconter de manière intime ce que questionnait réellement notre façon de faire famille. Pour en explorer la singularité mais aussi la banalité. Pour proposer une représentation loin des fantasmes véhiculés. Dès le départ, j’ai souhaité que le film soit accessible et que tout le monde puisse se reconnaître dans les personnages. C’est une proposition de réconciliation à un endroit où il y a eu beaucoup de violence.

Avez-vous envisagé, éventuellement, la voie du documentaire ?

Non, parce que ce n’est pas ma formation. Je suis sortie de la Fémis, section réalisation, et les courts métrages que j’ai pu réaliser pendant et après mes études étaient des fictions. En revanche, je me suis beaucoup documentée avant d’écrire mon scénario. J’ai rencontré de nombreux couples de femmes qui avaient vécu la même expérience que nous, avant la loi Taubira pour certaines, après pour d’autres. Pour toutes, la question de la reconnaissance légale mêlée à la réalité de la maternité était une épreuve.

Depuis 2021, la loi a évolué. Une femme peut faire une reconnaissance anticipée de l’enfant à naître, alors qu’à mon époque, on devait passer par la procédure d’adoption, ce qui était laborieux mais aussi une chance. Car avant 2013, la question de faire famille dans un cadre légal n’existait pas ! J’ai choisi de situer le récit à cette période et de faire de mes personnages des pionnières. C’est un film d’époque d’une certaine manière. Le parcours d’adoption me semble être à la fois une trame romanesque pour le film et une réalité dont il faut témoigner. Il est toujours utile de raconter l’histoire.

***Des preuves d’amour* développe le sujet de *L’Attente*, votre court-métrage récompensé par un César en 2024. Peut-on dire pour autant qu’il s’agit d’une extension ?**

Ce sont deux films différents avec un sujet commun. D’ailleurs, je les ai écrits en parallèle. Pour le court, j’ai choisi le cadre d’un huis-clos, dans une maternité, et une unité de temps, les quelques heures qui précèdent l’accouchement. Le long-métrage raconte un autre couple, dans son intimité, dans sa confrontation aux regards des autres, et dans sa quête juridique. C’est un film plus ample, plus politique, qui offre une grande galerie de personnages et questionne aussi les générations. Les deux films ont en commun d’aller vers la naissance et vers l’universalité de la parentalité.

Une chose est restée, néanmoins : votre long métrage adopte une fois encore le point de vue de celle qui n’est pas enceinte...

Ce film est un portrait, comme le sont d’ailleurs mes courts métrages. Et pour cela, j’aime coller à mon personnage.

Durant tout le travail de découpage avec Jacques Girault, le directeur de la photographie du film, la question du point de vue était centrale. À quelle distance filme-t-on Céline, avec quelle focale ? Est-ce qu’on la suit ou est-ce qu’on la regarde se déplacer dans le cadre ? La juste distance est ce qui permet l’empathie et l’identification. C’est central dans la mise en scène. Et Céline est un personnage en mouvement. Je disais à Ella Rumpf, qui l’interprète : ton personnage ne s’assoit pas. Et à mon équipe : le film est comme un train en marche. Céline se prépare à accueillir son enfant et va chercher des témoins pour constituer son dossier afin de pouvoir dégainer les « preuves d’amour » quand l’enfant sera là.

Vous souhaitez que tout le monde puisse se reconnaître dans votre film... Le regard que la communauté LGBTQ+ pourra porter sur lui reste-t-il important pour vous néanmoins ?

Hyper important ! C’est un film qui raconte la joie et la difficulté de faire famille pour nous. C’est aussi une réponse aux très nombreuses et très violentes manifestations qui se sont opposées au projet de loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe. J’espère qu’il sera fédérateur. Cela avait été le cas avec *L’Attente*, mon court-métrage. J’avais reçu de nombreux témoignages, émanant aussi bien de filles que de garçons.